

DEUX DÉFRICHEURS.



Il y eut un an au mois d'octobre 1879, deux jeunes gens, deux frères, disaient adieu à leurs parents, aux amis qu'ils avaient dans leur paroisse. Ce n'était pas, comme tant d'autres malheureusement, pour s'en aller aux États-Unis. Non, ils avaient su résister à ces faux amis qui leur faisaient entrevoir, dans les villes manufacturières de la Nouvelle Angleterre, une vie aisée, de beaux habits, le monde et les plaisirs ; mais cela au prix de l'exil et de l'esclavage. Eux, ils voulaient être libres, ils voulaient respirer l'air toujours si bon, si vivifiant de la patrie.

Quiconque connaît le beau comté de Wolfe, sait qu'il existe encore dans ce comté de vastes terrains qui n'attendent que la hache du défricheur. Ceci est vrai surtout pour la paroisse de St.-Joseph de Ham-Sud, chef-lieu du comté. C'est dans cette paroisse que vinrent s'établir ces deux jeunes gens que je dois nommer Euclide et Albini Gosselin : moi-même, je voulus les accompagner jusqu'au sein de la forêt, et être témoin de la chute du premier arbre qui soit tombé sous leur cognée. C'était aussi le premier arbre abattu sur leur lot dans un but de défrichement. Ces braves arrivaient là avec leurs haches, une paire de bœufs et quelques provisions. Mais ils avaient de plus leur courage et l'idée bien arrêtée de vivre dans leur patrie. Je suis retourné là, l'automne dernier : c'était à ne plus s'y reconnaître. Au moins dix arpents de terre avait été nettoyés et ensemencés. La récolte avait été enlevée depuis quelque temps, et le mil qu'on y avait semé était déjà long, de sorte que là où, une année auparavant, s'élevaient les arbres de la forêt, on voyait un magnifique champ de verdure. Une bonne maison avait été bâtie, ainsi qu'une grange assez spacieuse. Dans le cours de l'été, ces deux jeunes gens avaient trouvé le temps, malgré tout ce travail, de faire encore une trentaine de cordes d'écorces de pruche. Ils comptaient beaucoup sur la récolte du sucre d'érable pour leur procurer les provisions nécessaires durant l'hiver : mais comme tant d'autres il ont été déçus de ce côté ; cette récolte ayant complètement manqué au printemps 1879. Ce contre temps ne les a pas rebutés toutefois. Ils travaillent avec plus de courage que jamais, et ils espèrent pouvoir ensemencer, le printemps prochain, une étendue de terre plus grande encore que celle ensemencée le printemps dernier.

Enfin, ce qui n'est pas le moindre fait à signaler, l'un d'eux amena dans la forêt,

vers la fin de l'été 1879, une compagne pleine de courage et de patriotisme comme son épouse ; et peu de temps après, l'autre qui ne voulait pas être en reste avec son frère, s'agenouillait aussi aux pieds des autels pour faire bénir son union avec la compagne qu'il s'était choisie.

Voici ce que ces jeunes gens ont fait dans l'espace d'un peu plus d'une année.

Puisse la patrie avoir beaucoup de tels enfants, et l'avenir est à nous.

J. A. CRAGNON.

AGRICULTURE.



U Canada, — dit le *Courrier du Canada*, — l'agriculture doit ses premiers succès aux pionniers de la foi catholique. Qu'auraient pu faire Hébert et Couillard s'il n'eussent eu à leurs côtés les pères Récollets qui firent les premiers défrichements dans la vallée de la rivière Saint-Charles ? Mgr. de

Laval était tellement pénétré de l'importance de l'art agricole qu'il fonda de ses propres deniers une ferme-modèle à Saint-Joachim.

Evêques et Curés, Jésuites et Récollets furent toujours en avant quand il s'agissait de donner l'exemple des grandes actions et des nobles dévouements. Aujourd'hui encore, s'il est question de donner l'impulsion à un mouvement, la même chose se répète. La colonisation de nos terres ne se fera que si le clergé prend à cœur cette cause aussi patriotique.

L'agriculture elle-même ne saurait fleurir qu'à l'ombre de cette influence bienfaisante. Qui mieux que le curé de campagne peut faire comprendre au cultivateur la noblesse de son art, et lui faire sentir que le bonheur et l'indépendance se rencontrent plus souvent au village qu'à la ville, et l'attacher par ces moyens à la culture du sol ?

Pour faire progresser l'agriculture, il ne suffit pas de gémir sur l'ignorance de ceux-là qui s'y livrent. A une théorie bien entendue il faudrait joindre une pratique raisonnée. Imbus de cet axiôme, que l'union fait la force, nous devrions organiser dans toutes les paroisses des cercles agricoles. Dans chaque centre, il serait indispensable de fonder une bibliothèque populaire, où naturellement une large place serait faite aux ouvrages d'agriculture, d'horticulture et d'arboriculture. La bibliothèque serait le centre d'action intellectuelle de la paroisse. On y passerait les